

Dernièrement la *Gazette des hôpitaux* et d'autres journaux avec elle nous affirmaient que MM. les agrégés de Paris n'avaient pas pu remplacer un professeur de pathologie interne, parce qu'ils n'étaient pas suffisamment préparés. Une assertion aussi extraordinaire nous a trouvés complètement incrédules, et nous n'avons pas hésité à le dire publiquement. Cependant cette assertion était appuyée sur un nombre assez grand d'attestations, pour que nous pussions avoir l'air d'y croire et en faire tel usage qui nous conviendrait. Dans le même moment, la même gazette recevait deux lettres écrites de Montpellier, dans lesquelles on présentait sous le jour le plus ridicule, l'administration de cette Faculté et le service de l'Hôtel-Dieu-Saint-Eloi. Les faits allégués étaient incroyables; mais ils caressaient agréablement certaines inimitiés secrètes. La gazette n'a pu résister à une tentation aussi attrayante, et elle a écrit de verve, à ce sujet, des phrases remplies de gros sel et d'ébouriffantes plaisanteries. En faisant ainsi, ce journal avait la naïve prétention de se draper dans sa bonne foi, et il a affirmé hardiment que l'auteur de ces lettres ne pouvait pas s'être trompé. Cette assurance a peut-être égaré quelques-uns de ses lecteurs. Nous croyons devoir apprendre à ceux qui auront été assez crédules pour cela, et notre opinion est celle de toutes les personnes sachant ce qui se passe dans les coulisses de certains journaux, que la gazette a accueilli les confidences de son correspondant de Montpellier sans en croire un seul mot; de même qu'elle annonçait l'incapacité des agrégés de Paris sans ajouter foi à cette nouvelle. Tout cela a été simplement un prétexte de chronique scandaleuse, et elle s'en est servie en journaliste pur-sang pour divertir ses abonnés. A chacun ses expédients, ses moyens de succès. Quant à nous, nous n'acceptons pas une polémique descendue si bas. D'ailleurs, les mystifications nous inspirent toujours de la crainte, et nous nous tenons soigneusement à distance de peur des éclaboussures. Tels sont les motifs pour lesquels notre journal ne s'occupera pas davantage d'une attaque à laquelle nous regretterions d'avoir accordé quelques mots, s'ils pouvaient faire supposer que nous l'avons jugée tant soit peu sérieuse.

L'un des rédacteurs principaux :

J. BENOIT.

I. MÉMOIRES ET OBSERVATIONS.

Analyse de la parole pour servir à la théorie de divers cas d'ALALIE et de PARALALIE (de mutisme) et d'imperfection du parler) que les Nosologistes ont mal connus.

de *Leçons tirées du Cours de Physiologie de l'année scolaire 1842-1845,*

Par le professeur LORDAT.

Après avoir réuni les raisons d'après lesquelles il nous a été permis de dire que les langues sont des institutions faites par l'intelligence, et non des suggestions physiques de l'instinct, nous ne devons pas aller plus loin. La recherche de la formation des idiomes ne nous regarde plus. — Mais quand une langue est faite, et qu'un homme la possède, comment s'en sert-il? Voilà désormais l'objet qui va nous occuper directement. Je vous demande d'y porter une attention sérieuse : c'est un des points de pratique médicale les plus embarrassants et les moins analysés.

Depuis la résolution de transmettre votre pensée jusqu'aux sons qui lui servent de véhicule, vous exercez un grand nombre d'actes successifs distincts dont chacun a besoin d'une étude spéciale. Je vais les énoncer dans l'ordre de leur opération : cette liste va nous servir de programme pour la théorie de la parole.

(Vient ici la distribution raisonnée des fonctions ou actions élémentaires reconnues par le Professeur, elles sont au nombre de dix.)

1720
Jacques Lordat (1773-1870)

Nous allons reproduire ces divisions, qui seront les titres sous lesquels nous devons placer tout ce que nous avons à étudier sur la théorie de la parole.

Nommons-les encore en manière de catalogue : —

1^o Circonscription du sujet, ou de la pensée à transmettre; — 2^o Division du sujet principal en pensées partielles ou en propositions, et des propositions en idées élémentaires; — 3^o Corporification des idées en sons, ou remémoration de sons antérieurs conservés dans la mémoire; — 4^o Disposition syntaxique de ces sons; — 5^o Exécution de ces sons par des mouvements synergiques imprimés aux organes vocaux; — 6^o Attention aux rythmes et à la prosodie; — 7^o Lutte contre l'instabilité d'énergie des muscles; — 8^o Etude intuitive des organes de la parole; — 9^o Compensations solidaires des sons vocaux dans l'ordre mécanique, en changeant les mouvements; — 10^o Surveillance perpétuelle contre l'affaiblissement progressif de la force vitale.

Pourquoi tant de détails? Pourquoi une analyse si minutieuse? Pourquoi? C'est pour que la théorie de la parole nous serve dans la pratique médicale. Tous les jours nous sommes consultés pour des vices arrivés dans l'exercice du langage. Les déficiences de cette fonction humilient ceux qui en sont atteints; elles suffisent quelquefois pour empêcher des unions qui auraient fait le charme de la vie; elles rendent inhabiles à diverses professions auxquelles on était destiné par la société, par la nature, par la naissance. — On ne se plaint pas communément de quelques imperfections légères auxquelles tout le monde est accoutumé; mais il est des états où la perfection est de rigueur: la Chaire Evangélique; le

Barreau, le Théâtre, la plupart des tribunes repoussent toutes sortes de psellismes. A qui peut-on s'adresser si ce n'est aux médecins; quand il s'agit de déterminer la forme du vice, la nature de sa cause, la désignation du remède s'il en existe? — Oui, soyez persuadés que cette décomposition est tout-à-fait clinique.

I. *Circonscription de la pensée totale.* — Pour entreprendre la communication verbale de la pensée, on n'est sûr de parler bien congruement que lorsque le sens intime embrasse le sujet entier. Il faut qu'il en fasse le tour.

Cet ensemble unitaire de la pensée ne peut être façonné que par l'intelligence (1). Si la force vitale suggère les matériaux de cette modification, il arrive rarement que ces éléments s'associent. Dans l'ivresse, l'initiative de la pensée part du système nerveux en tant qu'il est vivant. Les modes corrélatifs dont la force vitale est pénétrée, font naître dans le sens intime diverses idées assez peu liées pour qu'elles se rapprochent des songes. — Plus l'ivresse est forte, plus les idées sont incohérentes. — L'émission orale de ces songes constitue une sorte de

(1) Le Cours, dont les Leçons composant ce mémoire ont été extraites, a été fait surtout dans le but d'expliquer les Fonctions Pananthropiques, relatives au Langage, c'est-à-dire les Fonctions relatives à ce sujet dans l'exécution desquelles coopèrent simultanément le Sens Intime, la Force Vitale et l'Aggrégat Matériel.

Mais il ne doit être question ici que de la seule influence du Sens Intime ou de la Cause Morale et Intellectuelle sur l'expression de la pensée par la parole. (H. K.)

state theory

délire où les mots sont mal articulés, et où la série des idées est proportionnée à l'état actuel de l'intelligence.

Le parler des individus atteints de typhus a souvent des rapports avec celui de l'ivresse. Le désordre des idées s'accroît à mesure que la maladie augmente, et l'imperfection des articulations est à l'avenant. Quand le mal est au plus haut degré, le parler n'est plus qu'un murmure inintelligible.

Dans l'état le plus sain, le parler d'abondance est en général moins facile quand le sujet a été improvisé, que lorsqu'il a été préparé. Ceux qui se vantent d'être capables de parler sur tout sans préparation, sont doués d'une faculté peu désirable, qui consiste à débiter beaucoup de paroles presque dépourvues d'idées, ou à joindre des formules banales à mille objets divers.

L'Antiquité a conservé l'histoire de quelques hommes qui en avaient fait un Art, qui le cultivaient avec soin ; et qui l'enseignaient. GORGIAS de Leontium (dans la Sicile) eut une grande célébrité sous ce rapport. Le dialogue de PLATON ayant pour titre *le Gorgias ou la Rhétorique*, faisait allusion à ce sophiste, qui vraisemblablement dressait ses élèves à un parler sonore capable de capter la multitude, quelle que fût la direction qu'on voulait donner au peuple.

Il ne nous convient de prendre aucun parti entre les sentiments opposés de SOCRATE et de GORGIAS. Nous ne pouvons pas imiter ce dernier, et enseigner aux jeunes gens à revêtir de paroles agréables des propositions pour lesquelles ils n'ont ni conviction ni estime : un pareil art n'est pas digne de nous. — Ce n'est pas non plus le lieu d'imiter SOCRATE ou PLATON, et de faire un sermon

pour la vertu, la vérité et l'honnête ; parce qu'il ne nous convient de faire de la morale autrement que par l'exemple. — Nous resterons dans notre sphère médicale, en énonçant comme une vérité incontestable qu'une condition nécessaire pour manifester aussi bien qu'on le peut une pensée, c'est de la bien connaître tout entière, de l'avoir détachée de tout ce qui n'en fait point partie essentielle, et de s'en être profondément pénétré. Pourvu que l'on possède assez la langue dont on veut se servir, il est généralement vrai que :

« Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. »

Pour que le sujet nous donne la vigueur nécessaire afin d'énoncer la parole, il ne faut pas seulement qu'il soit bien conçu, mais encore qu'il n'ait pas perdu son unité par le mélange d'un autre sujet introduit dans le sens intime. Supposons qu'un accident survient, et intéresse le sens intime dans le moment où il était en mesure pour manifester une pensée principale ; si cet accident ne suffit pas pour l'effacer, les deux pensées peuvent se compliquer, et si la volonté n'est pas assez puissante pour en comprimer une, la manifestation se ressentira de cette complication, et la parole ne sera pas nette et claire.

Si un malade est occupé d'une pensée normale qu'il veut énoncer, et qu'une hallucination survienne, comme cela arrive assez souvent dans le coma vigil des fièvres aiguës, il se met à prononcer des paroles sans ordre, parce que l'expression de la pensée principale s'enchevêtre avec celle du rêve ou de l'hallucination qu'il vient d'éprouver.

Une scène comique de l'Avocat PATELIN, rajuni par

BRUEYS exprime énergiquement ce fait physiologique. Un marchand a vendu à crédit six aunes de drap à un Avocat qu'il ne connaît pas. Il ne sait plus comment recouvrer le paiement, et est convaincu qu'il a été dupé. — D'une autre part il plaide contre un berger son valet, qui lui a égorgé ou volé des moutons. Il se présente à l'audience du juge; et comme il venait faire son plaidoyer contre le berger, il s'aperçoit que l'Avocat de la partie adverse est l'affronteur qui lui a esroqué les six aunes de drap. La pensée des moutons perdus vient coïncider avec celle de la perte des six aunes de drap. Ces deux sujets se compliquent dans la tête du Drapier. De-là vient une plainte verbale dont les phrases sont mi-parties de six aunes de drap et de moutons perdus; — le plaidoyer devient un amphigouri très-risible fondé sur la combinaison de deux idées dont le bonhomme n'avait pas pu faire le départ.

Ces exemples doivent suffire pour être persuadé qu'une première action de l'exercice de la parole nette est la circonscription du sujet, plus la compression ou l'oubli volontaire des affections intercurrentes capables de le sophistiquer. Il faut pour cela un puissant acte de volonté.

II. Développement du sujet et sa division en éléments.

Si la pensée qu'il s'agit de manifester est semblable à celle que d'autres ont possédée, et qu'ils ont désignée par un nom, on peut en parler dans les termes les plus courts, sans explication. Dans une réponse, il suffit souvent d'un oui ou d'un non. Ainsi, je suis occupé de l'égalité qui existe entre le carré de l'hypoténuse d'un triangle droit et la somme des carrés des autres côtés. Comme je sais que vous possédez aussi bien que moi

toutes les idées qui composent cette pensée, je vous la désigne en bloc sous le nom de *Théorème de PYTHAGORE*. — Mais s'il s'agissait de vous communiquer cette pensée qui vous serait inconnue, je serais obligé d'analyser toutes les idées dont elle est formée, afin de me mettre en état de les faire défiler une à une.

Cette analyse est nécessaire sous peine de rendre la pensée immobilière. — C'est ce que je crois reconnaître chez des personnes, qui par surprise, par colère, par indignation, ou par une certaine torpeur dans l'esprit, restent quelque temps muettes dans un moment où elles auraient tant le désir de parler. Si elles ouvrent la bouche, elles communiquent cinq ou six phrases sans en pouvoir continuer une.

C'est ce que l'on éprouve aussi dans une dispute scientifique. Celui qui est le plus convaincu de la vérité de sa cause entend une nuée d'objections. Il voudrait répondre à tout. Les idées se présentent en foule; il ne sait comment entreprendre sa réponse, tant chacune paraît atterrante. — Il n'y a pas moyen de parler convenablement qu'on n'ait développé de nouveau sa pensée principale ou sa thèse, pour en apercevoir les pensées élémentaires, et les mettre en opposition avec les objections correspondantes. Alors seulement les idées opposées deviennent claires, et les mots se présentent.

J'entends tous les jours dire qu'un tel individu a la parole embarrassée, manque de facilité et est incapable d'enseigner en public; mais on ne se donne pas la peine d'examiner où réside la cause de cette gêne. — Sans contredit il existe des difficultés de la parole, provenant de la lenteur de la force vitale dans le rappel des mots.

five
new

et je suis en état de vous en fournir des exemples probants ; — mais il ne faut pas méconnaître la source intellectuelle dont je vous entretiens. Il est des personnes qui ouvrent la bouche avant d'avoir fait les deux opérations préalables, savoir : la circonscription du sujet, et le développement de la pensée principale en pensées élémentaires, et alors les paroles manquent de choix et d'ordre. — Le développement vous donne l'avantage d'apercevoir rapidement la subordination de ces dernières divisions ; par conséquent de sentir l'ordre le plus convenable de leur succession verbale. — Tant que le sens intime n'a pas pu faire un choix, il hésite ; l'idée qu'il énonce paraît dans l'instant être subordonnée à une autre ; après avoir abandonné la première, il en prend une seconde, qui cède promptement à une troisième, qui n'est pas plus heureuse qu'une quatrième. — Cette suite de commencements de phrases avortées forme un parler inintelligible. — Voilà le cas où se trouve quelquefois un homme qui, doué de toutes les qualités physiques et vitales nécessaires pour bien parler, perd un moment ses avantages en se livrant à une vivacité impatiente dont l'effet est de mettre en mouvement les organes vocaux avant qu'il ait mûri la pensée. L'expérience m'a prouvé que, chez certains individus, la cause dont je parle était la seule que l'on pût désigner. Le calme et le travail mental que je signale ont suffi pour faire disparaître des imperfections choquantes dans la loquacité familière ou grave, dans le dialogue ou dans le discours soutenu.

Lors de cette préparation de la pensée, le sens intime paraît agir seul.

III. *Corporification ou incarnation des idées.* — C'est une bien admirable opération mentale, que de revêtir de modes intellectuels des corps capables de transmission entre vifs ou de perpétuité ! — C'est là ce que nous faisons continuellement quand nous parlons ou que nous écrivons.

Pour que nous puissions communiquer au moyen de vibrations sonores imprimées à l'air, il a fallu préalablement que chaque son fût doué d'une des connaissances appelées *parties de l'oraison*, conformément aux lois d'une langue qui nous est commune.

Il a fallu que chacun de nous eût conservé en puissance dans sa mémoire tous les sons de la langue avec leurs significations élémentaires, de sorte que, lorsque vous entendez de ma bouche un certain nombre de ces sons, cette audition rappelle à votre sens intime toutes les notions correspondantes.

De plus, si j'ai le projet de vous communiquer une idée qui n'a pas été revêtue d'un son jusqu'à ce moment, il faut que je convienne avec vous de la signification de ce son. Quoique, à la rigueur, il me soit permis d'inventer arbitrairement le nom, il est convenable que, pour le mieux conserver dans notre mémoire, je me rapproche des sons qui expriment les idées les plus analogues à la mienne.

Il faut donc que, dans cette communication actuelle, nous exercions une action remémorative qui rende présents successivement, chez moi, les sons ou les mots qui revêtent toutes les notions employées, chez vous. Or, vous le savez, la force vitale est extrêmement ac-

tive dans ces opérations (1). Elle a reçu les *modos corrélatifs* des idées et de leur revêtement, et si elle est dans l'état normal, elle les fournit à mesure que le sens intime les demande.

C'est donc ici que commence la coopération des deux puissances dans l'émission des idées. Les deux premières opérations semblent s'être passées dans le sens intime seul ; mais à présent le sens intime a besoin de l'intervention de la force vitale. Cette dernière nous fait souvent sentir ses services, en nous montrant toutes les bizarreries de ses actes dans les moments de la remémoration.

Comme le souvenir de la valeur des sons est aussi nécessaire pour entendre que pour parler, le malade supposé ne pourrait pas comprendre la valeur des sons.

(1) Dans une des précédentes Leçons, il avait été prouvé que la conservation du souvenir se fait par le concours des deux Puissances (*Cause Morale et Intellectuelle et Cause vitale*), et que l'Élément corporel du souvenir ne peut être convenablement exprimé, par la Puissance ou Cause vitale, que dans l'état d'intégrité parfaite de cette dernière, dans son état normal.

Le Souvenir se compose : 1° d'une partie abstraite (*pensée fournie par la Mémoire*), du domaine de la Puissance morale ; et 2° d'une partie concrète (*modos corrélatifs de la Puissance vitale*).

Dans la formation du souvenir, les deux Causes ou Puissances, *Morale et Vitale*, doivent agir, proportionnellement à leur quote-part de coopération respective, selon la nature si variable du souvenir dont il s'agit actuellement.

qui frapperait son oreille. Ainsi, il ne serait pas plus capable de recevoir les pensées d'autrui que de transmettre les siennes par cette voie.

La syntaxe étant très liée aux sons, elle aurait probablement le même sort que les mots : elle périrait dans ce naufrage ; de sorte que si le malade apprenait la valeur de quelques mots, il serait en peine de s'en servir, puisqu'il ne se souviendrait plus des lois de leur union.

— Comme la jonction des éléments des mots est une sorte de syntaxe tout aussi arbitraire que l'autre, elle ne serait pas mieux conservée. — Il s'ensuivrait que la réunion des lettres pour former des mots, celle des mots pour faire des phrases, n'aurait pas plus d'existence que la valeur des sons... Et si cette amnésie des sons était absolue, l'individu serait privé de toute liaison intellectuelle avec ses semblables, jusqu'à ce qu'il eût établi avec eux quelque langage muet.

Vous vous figurez, peut-être, Messieurs, que cette supposition est une simple possibilité spéculative, imaginée pour faire mieux apercevoir la distinction des diverses fonctions du langage. Hélas ! non ; c'est une observation que je raconte, dont nous avons maintenant un assez grand nombre d'exemples, parmi lesquels j'ai eu le malheur et j'ai aujourd'hui l'avantage d'être compté. — Je pourrais vous rapporter une longue Histoire de ma maladie, mais je ferai en sorte de n'être pas trop prolixe. Je passerai rapidement sur l'enchaînement des phénomènes qui ont amené ce singulier accident, et je m'arrêterai quelques moments sur les faits qui se rapportent aux fonctions dont je vous entretiens cette année.

IV. *Acte de la disposition syntaxique des sons.* — Les règles de l'enchaînement des idées pour exprimer une pensée, nous sont, à vous et à moi, aussi nécessaires, pour communiquer ensemble, que la signification de chaque son. — *Vous, moi, aimer, désirer, utile, être, beaucoup*, expriment des idées nettes; mais si je les profère au hasard, elles n'ont aucun sens, et s'il n'y a pas un ordre de succession qui fasse naître une pensée, ce sont des bruits perdus. — Mais si je les dispose ainsi : *Moi aimer vous, désirer beaucoup vous être utile*, vous apercevez vite une liaison en vertu de laquelle votre sens intime connaît le mien.

Cet ordre syntaxique est arbitraire, comme les sons signes de nos idées. Mais une fois reconnu, nous sommes forcément obligés de l'adopter, sous peine de nous tromper mutuellement, et d'exprimer une pensée bien différente de celle qui a été l'origine de la locution.

Veillez faire une supposition : imaginons que le sens intime reste toujours le même, mais que la force vitale perd par accident les modes corrélatifs des sons qu'elle avait acquis; — qu'en arriverait-il? Quelle serait la position de l'individu privé de ce secours?

Cet homme continuerait à penser comme à l'ordinaire, quoi qu'en disent quelques disciples de CONDILLAC. Il circonscrirait un sujet, comme pour le transmettre; il en ferait le développement, le couperait en pensées élémentaires, et même diviserait celles-ci en idées plus simples. Mais lorsqu'il demanderait à la force vitale le souvenir des sons qui servaient de signes, elle ne pourrait lui en fournir aucun. Il serait dans l'impuissance de parler : nonobstant un sens intime sain, un entendement nor-

mal, et des organes vocaux et verbaux parfaits, il serait atteint d'*alalie*, d'impossibilité de parler.

Dès l'âge de dix ans, j'ai été sujet à une esquinancie tonsillaire, qui durait dix jours, devenait l'occasion d'une salivation glaireuse extrêmement abondante, et se terminait par la suppuration à la région des deux amygdales. La maladie commençait par un accès de fièvre de deux fois vingt-quatre heures. Le premier jour, la fièvre ressemblait à une éphémère simple, sans aucune apparence d'origine locale; vers la fin du second, je m'apercevais que la fièvre avait été l'expression d'une sorte d'incubation, puisque je commençais à sentir l'embarras douloureux de la gorge.

Jusque vers l'âge de vingt-cinq ans, la maladie est venue tous les deux ou trois ans, dans les mois de décembre ou de janvier. A dater de cette époque, elle est venue régulièrement tous les ans dans les mêmes mois. Les symptômes ont toujours été les mêmes. Au huitième jour de la fluxion, l'abcès d'une des amygdales se perçait; le lendemain, l'abcès de l'autre côté éprouvait la même terminaison. Deux jours après, toutes les parties de la gorge étaient dans l'état le plus normal.

Jamais on n'a pu apercevoir dans ces organes quelque circonstance qu'il fût permis de regarder comme une *cause continente* de ces retours périodiques, et il m'aurait suffi de ce qui se passait en moi pour être convaincu de l'arbitraire et de l'étroitesse de la défunte *Médecine Physiologique*, si des milliers de faits pathologiques ne les avaient pas déjà montrés.

Tout marcha ainsi jusqu'à quelques années après la culmination de ma force vitale. Alors les attaques devin-

rent plus rares, et perdirent leur périodicité. J'eus quelques paroxysmes dans l'été. En 1825, le 17 juillet, après un assez long travail mental et après quelques vives inquiétudes, je fus atteint de mon mal de gorge. La maladie prit un autre caractère. Les symptômes les plus pénibles furent une agitation générale, qui ne me permettait pas de rester cinq minutes dans la même place; une insomnie complète; la continuation d'une petite fièvre, avec nullité de salivation et soif ardente. — A dater du troisième jour, impossibilité de faire la déglutition, de sorte que toute tentative de cette fonction faisait entrer le liquide dans le larynx, et me menaçait d'une vraie suffocation.

Au septième jour, je ne sentis pas la fluctuation, ce qui m'affligea. Au moment où je m'attendais le moins à une terminaison prochaine, toute la douleur de l'isthme du gosier s'évanouit, je sentis que je pouvais avaler sans peine, et je me trouvai guéri en apparence. Il y eut, en un mot, une véritable délitescence. — J'entendis des félicitations; en ma qualité de médecin, je ne pouvais pas les accepter. Une résolution est une terminaison désirable; une délitescence, si elle n'est pas toujours malheureuse, est au moins suspecte.

J'attendais les événements. — Deux jours après vinrent des douleurs d'entrailles que la pression n'augmentait pas. Elles commençaient à s'apaiser, quand il survint des cuissons brûlantes au périnée et aux organes voisins, cuissons sans changement ni de forme, ni de volume, ni de couleur. — A ces souffrances succédèrent des douleurs nerveuses aux extrémités inférieures.

Ces symptômes ne durèrent pas plus d'une semaine.

Quand je fus au quinzième jour de la maladie totale, me trouvant presque exempt de souffrances, et n'éprouvant qu'une légère fièvre accompagnée d'une pesanteur de tête très-médiocre, je m'aperçus qu'en voulant parler je ne trouvais pas les expressions dont j'avais besoin : ce symptôme me surprit et me rendit méditatif. Je voulais me persuader que cet embarras avait été une distraction passagère, et qu'avec un peu d'attention la parole serait toujours la même. J'étais dans ces réflexions lorsqu'on m'annonça qu'un personnage qui était venu dans ma maison pour avoir de mes nouvelles, s'était dispensé de me voir, dans la crainte de m'incommoder. J'ouvris la bouche pour répondre à cette politesse. La pensée était toute prête, mais les sons qui devaient la confier à l'intermédiaire n'étaient plus à ma disposition. Je me retourne avec consternation, et je dis, en moi-même : *Il est donc vrai que je ne puis plus parler!*

La difficulté s'accrut rapidement, et, dans l'espace de vingt-quatre heures, je me trouvai privé de la valeur de presque tous les mots. S'il m'en restait quelques-uns, ils me devenaient presque inutiles, parce que je ne me souvenais plus des manières dont il fallait les coordonner pour qu'ils exprimassent une pensée.

Je me trouvai donc atteint d'une *alalie incomplète*. — Je n'étais plus en état de recevoir les idées d'autrui, parce que toute l'amnésie qui m'empêchait de parler me rendait incapable de comprendre assez promptement les sons que j'entendais, pour que j'en pusse saisir la signification. Il aurait fallu du temps pour faire sur chaque son un effort de remémoration, et la conversation est trop *ursive* pour que je pusse comprendre un nombre suffisant de mots.

Vous faites-vous une idée de la position morale d'un homme qui, par état, est sans cesse en relation avec les hommes au moyen de la parole, et qui, conservant toutes ses aptitudes mentales et tous ses besoins intellectuels accoutumés, se trouve séquestré de ses semblables par le sens intime, quoiqu'il habite au milieu d'eux ? Il est témoin de leurs rapports mutuels, il se sent pareil à eux, et un sort cruel lui défend d'entrer dans leur commerce.

Car, ne croyez pas qu'il y ait le moindre changement dans les fonctions du sens intime. Je me sentais toujours le même intérieurement. L'isolement mental dont je parle, la tristesse, l'embarras, l'air stupide qui en provenait, faisaient croire à plusieurs qu'il existait en moi un affaiblissement des facultés intellectuelles. Cette erreur, qui causa du chagrin à quelques-uns, de la satisfaction à quelques autres, ne fut partagée ni par M. CAIZERGUES, ni par M. ANGLADA.

Il s'écoula long-temps pour que je pusse me rendre compte de mon état. Quand j'étais seul, éveillé, je m'entretenais tacitement de mes occupations de la vie et de mes études chéries. Je n'éprouvais aucune gêne dans l'exercice de la pensée. Accoutumé depuis tant d'années aux travaux de l'enseignement, je me félicitais de pouvoir arranger dans ma tête les propositions principales d'une leçon, et de ne pas trouver plus de difficulté dans les changements qu'il me plaisait d'introduire dans l'ordre des idées. — Le souvenir des faits, des principes, des dogmes, des notions abstraites, était comme dans l'état de santé. Je ne me croyais donc pas malade : les embarras où je m'étais trouvé me semblaient des songes. —

Depuis long-temps je m'étais contenté de circonscrire la pensée, de la développer, de régler l'ordre de subordination des idées : les expressions venaient se placer sans effort. — Dans mes réflexions sur mon état morbide, je n'allais pas plus loin, et je me disais chaque jour qu'il ne me restait aucun symptôme, mais, dès qu'on venait me voir, je ressentais mon mal à l'impossibilité où je me trouvais de dire : *Bon jour, comment vous portez-vous ?* — Il fallut donc bien apprendre que l'exercice interne de la pensée pouvait se passer de mots, que la corporification des idées était tout autre chose que leur formation et leur combinaison. — Aussi, tout en reconnaissant l'utilité du langage pour la conservation des pensées, pour en faire des archives et pour les transmettre, je n'ai pas pu souscrire à tout ce que COMBILLAC a dit sur la *nécessité, l'indispensabilité des signes verbaux pour la pensée*. Oui, j'appriis que *des dogmes complets* dont je vous parlais naguère, je ne possédais pleinement que la partie interne, et que j'en avais perdu la partie externe. En réfléchissant sur *la formule chrétienne* qu'on nomme *la Doxologie* : *Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit*, etc, je sentais que j'en connaissais toutes les idées, quoique ma mémoire ne m'en suggérât pas un mot. Dans les *Annales de Philosophie Chrétienne*, n.º 44, 28 février 1834, il y a un *Examen de la Théorie des Langues*, de M. Ch. NODIER. A la page 104, on attaque cet auteur sur ce qu'il a dit que « les hommes » ont convenu dès l'origine de se communiquer leurs pensées par des sons. — On doute que la pensée ait été antérieure à la parole. On dit que la parole

était préalablement nécessaire, mais on a tort. « Essayez, en effet, ajoute Ch. NODIER, de vous rendre compte d'une seule idée sans le secours de cette parole intérieure : vous pourrez bien vous figurer l'image d'un corps comme on se représente un tableau déjà vu ; mais avoir la conscience d'une pensée intellectuelle déterminée, d'un *verbe*, par exemple, sans le secours de son expression, c'est ce qui est au-dessus de l'intelligence humaine ; et ce que vous ne pouvez faire aujourd'hui, pourquoi l'homme a-t-il pu le faire le jour de la création ? etc. » — Ils disent plus qu'ils ne savent. Je sais, d'après mon expérience, qu'on peut penser, combiner des choses abstraites, les bien distinguer, sans avoir aucun mot pour les exprimer, et sans y penser le moins du monde.

Le sentiment de contraste qui existait entre ce que j'étais et ce que je paraissais être, a été l'occasion de diverses pensées que je cherchais à me rendre instructives. Le découragement, la difficulté de prendre part aux conversations dont j'étais simplement témoin, l'humiliation qui en résultait, l'effort mental que je faisais pour rappeler tantôt la valeur d'un terme que j'avais entendu, tantôt le son d'une idée que je voulais émettre, devaient donner à mon visage une expression d'hébétude sombre qui inspirait parfois une pitié vaniteuse et insultante. J'avais de bonnes raisons pour savoir que je n'étais pas aussi inférieur par le fond que par la forme, mais pour me redresser il fallait attendre que je fusse sûr de la curabilité de ma maladie. Je me souvins une fois de l'impertinente question qu'avait faite le Père BOUHOURS, et qui avait tant piqué

LEIBNITZ, savoir : si un Allemand peut avoir de l'esprit. Je pensai qu'un étranger qui commence à balbutier notre langue, et qui a toutes les peines du monde à trouver les noms des choses les plus communes et à les prononcer sans faire rire les Parisiens, devait me ressembler sous divers points de vue. S'il était moins confus, c'est qu'il avait plus d'espérance que je n'en avais au commencement.

Si vous n'avez pas bien réfléchi sur l'étendue de cette amnésie, vous pensez que j'ai pu me consoler par la lecture ; mais il n'en fut rien dans le premier temps. En perdant le souvenir de la signification des mots entendus, j'avais perdu celui de leurs signes visibles. — La syntaxe avait disparu avec les mots : l'alphabet seul m'était resté, mais la jonction des lettres pour la formation des mots était une étude à faire. — Lorsque je voulus jeter un coup-d'œil sur le livre que je lisais quand ma maladie m'avait atteint, je me vis dans l'impossibilité d'en lire le titre. — Je ne vous parle pas de mon désespoir, vous devez le deviner. — Il m'a fallu épeler lentement la plupart des mots ; et je dois vous dire, en passant, que j'eus occasion de sentir toute l'absurdité de l'orthographe de notre langue.

Après quelques semaines de tristesse profonde et de résignation, je m'aperçus qu'en regardant de loin le dos d'un in-folio de ma bibliothèque, je lisais explicitement le titre *Hippocratis Opera*. Cette découverte me fit verser des larmes de joie. J'usai de ma faculté pour reprendre à parler et à écrire. Mon éducation fut lente, mais les succès devenaient sensibles tous les quinze jours.

J'entrelaçai mes exercices grammaticaux de recher-

ches sur les maladies qui avaient des rapports avec celle que j'ai éprouvée. Les médecins les ont mal connues et décrites : il faut en avoir été atteint pour pouvoir en faire un véritable diagnostic. — Avant ma maladie, il y avait peu de faits de ce genre. — Ils n'ont été bien décrits que postérieurement : aujourd'hui ce point de nosologie est plus éclairci.

En quoi a consisté la maladie que j'ai subie? — Depuis long-temps on n'a parlé que de fluxions, de congestions, d'irritations, d'inflammations, d'engorgements, d'altérations dans la substance des parties : je n'ai rien trouvé de pareil dans ma maladie, du moins le symptôme dominant a été une sorte d'ataxie nerveuse, d'aberration de l'innervation qui a primé dans toutes les formes de cet état morbide. Les symptômes de mon esquinancie et sa terminaison ont fait connaître l'influence nerveuse ; les douleurs abdominales, celles des extrémités inférieures ont été des névropathies ; tout ce qui s'est passé à la tête paraît étranger aux inflammations, aux congestions et aux altérations anatomiques.

Je ne puis pas me faire une idée de cette inquiétude vitale qui se manifeste par des symptômes nerveux variés, et qui paraît s'épuiser et se résoudre par la durée de ces symptômes ; mais l'expérience nous en prouve la réalité.

D'où provient cette inquiétude? — Il est des cas où une diathèse humorale la provoque. Vous connaissez les effets des causes continentales ; mais il est des cas où l'inquiétude est aussi primordiale, aussi innée que des penchants moraux pervers sont essentiels et primitifs. — Quant aux formes manifestatrices de ces affections et aux

organes où elles produisent leurs effets, il nous est impossible d'en soupçonner la raison suffisante. Il est donc vrai qu'une ataxie nerveuse, occasionnée par diverses causes énervantes, a montré passagèrement ses désordres dans diverses régions, et s'est fixée dans le cerveau, où elle a suspendu l'exercice de la mémoire des sens verbaux et de leur usage oral, sans intéresser le moins du monde aucune des autres fonctions intellectuelles.

(La suite au prochain Numéro.)

De la Clinique à Montpellier.

par le professeur V. BROUSSONNET.

Il paraît surprenant que dans un temps où l'on se vante d'avoir ramené toutes les sciences à la pratique, en bannissant de leur étude ce qu'on appelle théorie, nous venions parler de clinique ; comme si tout le monde n'était pas d'accord sur la signification de ce mot, et que l'on fit à Montpellier une clinique différente des autres ! C'est précisément pour démontrer ces deux propositions, que je prends la plume, dans l'intention d'écrire aujourd'hui, ce que je dis depuis des années.

Quelques réflexions préliminaires ne seront pas inutiles pour nous faire mieux comprendre.

Un bon commentaire du vieux proverbe : *Ubi desinit physicus, ibi incipit medicus*, serait l'exposition la plus simple de la philosophie appliquée à la médecine. Comment procède, en effet, celui qui étudie cette science ? Il se sert de ses sens pour percevoir des objets que ses